Théaulon de Lambert, Marie
Emmanuel Guillaume
Marguerite
Perkins-Warbec

Perkins-Warbeck



DRAMATIQUE

DE LA

SCÈNE FRANÇAISE.

31e. *Livraison.*

Julia Frothingham



Bruxelles,

Chez L. DUMONT, Éditeur, Rue des Sablons,
Sn. 1re., N.o 1042.

1827.

PERKINS-WARBEC,

OU

LE COMMIS MARCHAND,

VAUDEVILLE HISTORIQUE EN DEUX ACTES,

PAR MM. THÉAULON, BRAZIER ET CARMOUCHE,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de Madame, par les Comédiens ordinaires de S. A. R., le 15 mai 1827.



Bruxelles,

Chez L. DUMONT, Éditeur, Rue des Sablons,
Sect. 1re, No. 1042.

1827.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LADY ALTON, attachée à la cause d'Yorck.	Mme. GRÉVEDON.
LE COMTE DE GLISSFORT, vieux courtisan du même parti.	M. KLEIN.
WARBEC, marchand de draps de la ville de Tournai.	M. DORMEUIL.
CHRISTINE, sa femme.	Mme. JULIENNE.
PERKINS-WARBEC, leur fils.	M. LEGRAND.
MARIANNE, jeune orpheline élevée par Warbec.	Mlle. ADELINE.
TOMSON, marchand de draps de la cité de Londres.	M. PERRIN.

GRANDS SEIGNEURS de la cour de Marguerite.
UN OFFICIER du palais de Marguerite
VOISINS, OUVRIERS, } de Warbec.
ANGLAIS, ANGLAISES.
SOLDATS.
VALETS.

La Scène se passe au premier acte à Tournai, dans la maison de Warbec; et au deuxième acte à Bruges, dans le palais de la princesse Marguerite.

PERKINS-WARBEC,

VAUDEVILLE HISTORIQUE EN DEUX ACTES.

ACTE PREMIER.

(*Le Théâtre représente un magasin de draps.*)

SCÈNE PREMIÈRE.

WARBEC, CHRISTINE.

CHRISTINE.

Ainsi, monsieur Warbec, vous êtes bien décidé à marier notre fils à cette orpheline?

WARBEC.

Oui, madame Warbec, bien décidé.. Marianne est la fille de mon ancien associé; elle a été élevée chez nous; elle est bonne, douce; elle a tous les talens qu'une femme doit avoir dans son ménage; et notre fils ne saurait trouver un parti plus avantageux.

CHRISTINE.

Mon fils, monsieur, avec la fortune que vous lui avez amassée peut prétendre à tous les partis.. et si vous vouliez me laisser faire.

Air : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

Par mes protections, je pense
Qu'il pourrait, au gré de mes vœux,
Former une noble alliance
Qui lui vaudrait un nom fameux.

WARBEC.

Mon fils ainsi que moi se nomme,
Pourquoi chercher à l'élever ?..
Il a le nom d'un honnête homme,
Qu'il tâche de le conserver.

CHRISTINE.

Le nom d'un honnête homme !.. pour vous c'est peut-être bien. Je conçois même que vous y teniez : vous n'êtes jamais sorti de vos manufactures, de vos comptoirs.. Si vous aviez vu comme moi la cour de Londres !..

WARBEC.

Eh ! mon Dieu, madame ; je suis assez fâché d'avoir consenti à vous y laisser aller.

CHRISTINE.

Ah ! je suis bien plus fâchée encore d'en être revenue, moi !.. Dire que j'ai vécu pendant quatre ans auprès du roi Edouard; au milieu de nobles lords, de pages pleins de malice et de galanterie; que de tours charmans ils jouaient aux dames ! Ils m'en faisaient aussi à moi.. Et ces brillans chevaliers de la jarretière... Ah ! j'avoue que j'avais un faible pour cet ordre-là.

WARBEC.

Madame Warbec, voulez-vous me faire le plaisir de laisser là vos souvenirs..

CHRISTINE.

Ils sont plus doux que vous ne pensez !

Air : *Amis, voici la riante semaine.*

Monsieur Warbec, croyez-moi, l'on regrette,
Quand par la pourpre on eut l'œuil ébloui,
De revenir dans son humble retraite
Vendre des draps auprès de son mari.

WARBEC.

Pour abaisser vos mains jusques à l'aune,
Vous rougissez chez moi de vous asseoir.
C'est naturel, et je conçois qu'un trône
Ait fait ici du tort à mon comptoir.

CHRISTINE.

Monsieur, si j'ai de l'orgueil, il est bien motivé. Le roi Edouard, sur la renommée dont je jouissais, voulut me voir et désira que je fusse la nourrice de son dernier fils !.. de cet infortuné prince d'Yorck, que tout le monde croit avoir péri dans la tour de Londres ; mais que moi, je m'obstine à croire vivant et au moment de reparaître !

WARBEC.

C'est encore une de vos lubies : le jeune d'Yorck est bien mort; il serait vivant, que sa cause est désormais perdue, en Angleterre.

CHRISTINE.

Ce n'est pas sûr. Les deux armées sont en présence aux environs d'Ostende; une grande bataille est au moment d'être livrée; et le roi Henri VII peut la perdre..

WARBEC, *haussant les épaules.*

Vous parlez bien politique comme une femme..

CHRISTINE.

Et vous comme..

WARBEC.

C'est bon. Je sors pour aller faire quelques recouvremens. (*Se retournant.*) Ah çà ! pourquoi Perkins n'est-il pas encore au magasin? il est tard, les chalands vont arriver; je n'aime pas cette paresse-là !

CHRISTINE.

Perkins est déjà sorti.. Je l'ai envoyé chercher la gazette pour savoir des nouvelles de l'armée de la princesse Marguerite.

WARBEC.

Madame Warbec..

CHRISTINE.

Monsieur..

WARBEC.

Vous perdez tout-à-fait l'esprit.

SCÈNE 2.

Les Mêmes, MARIANNE.

MARIANNE.

Bonjour, monsieur Warbec, bonjour, ma bonne amie.

CHRISTINE.

Bonjour, bonjour, ma chère !

WARBEC.

Embrassez donc votre fille, madame Warbec.. (*Il l'embrasse.*) Car elle le sera bientôt.

CHRISTINE.

Elle le sera.. si je donne mon consentement.

MARIANNE.

Pour moi, je vous aime depuis long-temps, comme si vous étiez ma mère !

WARBEC.

Chère enfant !

MARIANNE, *gaîment.*

Ma bonne amie, je viens vous demander si vous avez quelques ordres à donner aux tisserands de la petite manufacture?

CHRISTINE.

Vous savez bien que je ne m'occupe pas de cela. Parlez à monsieur Warbec; il est heureux au milieu de tous ces détails.

WARBEC.

Oh! madame Warbec ne se mêle pas de son commerce; elle a bien autres choses en tête.. Quant à toi, ma petite Marianne, soit tranquille; dans un instant je reviens avec le notaire.

(*Il sort.*)

SCÈNE 3.

CHRISTINE, MARIANNE.

MARIANNE.

Ce bon monsieur Warbec, comme il m'aime !.. Ah ! ma bonne amie, si vous m'aimiez autant que lui!

CHRISTINE.

Je connais toutes tes qualités, mon enfant, et je sais les apprécier; mais je suis franche, je n'approuve pas ton mariage avec mon fils. (*En confidence.*) Il est tout le portrait du duc d'Yorck, vois-tu ?

MARIANNE.

Vraiment !

CHRISTINE.

Ce n'est pas étonnant, j'avais tant cette illustre famille dans la pensée !.. Le roi Edouard, surtout, ne me sortait pas de là. Tiens, Marianne, parle-moi franchement : est-ce que tu tiens beaucoup à Perkins ? est-ce que tu l'aimes véritablement d'amour ?

MARIANNE.

Nous avons été élevés ensemble, je l'ai aimé sans y penser, et à présent je ne pourrais plus vivre sans lui.. Mais je crois que je l'entends.. (*Elle va à la porte du fond.*) Oh ! le pauvre garçon ! Comme il est chargé !

SCÈNE 4.

Les Mêmes, PERKINS, *une gazette à la main, et des pièces d'étoffe sous le bras.*

PERKINS.

Hein ! comme c'est amusant de courir la pratique en ville, et d'avoir l'air d'un colporteur, pour vendre cinq aunes et demie de drap.. Bonjour, maman.. Te voilà, Marianne ?

CHRISTINE.

Comment, Perkins, vous venez encore de courir la ville, chargé d'une pièce de drap ! Pourquoi cet oubli des convenances? Est-ce que nous n'avons pas des commis ?

PERKINS.

Non, maman.. nous n'en avons pas pour aujourd'hui; papa leur a donné congé, parce qu'ils font un dîner de corps.. Ils s'amusent aussi, les commis marchands.. Passons à autre chose.. Vous voyez, maman !.. je n'ai pas oublié votre commission.. Voilà la gazette de Bruges.

CHRISTINE.

Ah !.. voyons, que dit-elle ?

PERKINS.

Peut-on lire cela devant Marianne ?

MARIANNE.

Comment, monsieur, vous avez des secrets pour moi ?..

PERKINS.

Pas moi, Marianne.. Mais quelquefois la gazette.

CHRISTINE.

Voyons, voyons ce qu'elle dit.

PERKINS, *lisant.*

Le baromètre est monté..

CHRISTINE, *impatienté.*

L'article Angleterre ! Londres !

PERKINS, *lisant.*

La récolte des pommes-de-terre est très-abondante cette année..

CHRISTINE.

Ce n'est pas cela.. Les nouvelles de la guerre !

PERKINS.

Voici, voici.. « *L'armée d'Yorck s'est approchée d'Ostende,*
» *et tout annonce que les deux partis en viendront bientôt aux*
» *mains ; un bruit sourd se répand que le jeune duc d'Yorck,*
» *conservé par un miracle, va paraître à la tête des siens.* »

CHRISTINE.

Dieux ! si c'était vrai !

PERKINS.

Silence, maman ! (*Il continue.*) « *Et sera proclamé sur le*
» *champ de bataille, roi d'Angleterre, sous le nom de Ri-*
» *chard IV. Cette nouvelle a soudain relevé le courage abattu*
» *des partisans de Marguerite.* »

CHRISTINE.

Quand je disais que le prince n'était pas mort !.. Le mariage que mon mari veut faire n'a pas le sens commun.

PERKINS.

Maman, la gazette ne dit pas un mot de cela.

MARIANNE.

Ma bonne amie !

CHRISTINE.

Ce n'est pas pour toi que je dis cela, ma chère Marianne ; mais

si la famille d'Yorck remonte sur le trône, vois-tu? Perkins peut prétendre à la main d'une princesse.

PERKINS.

Pour le moins!.. D'après ce que dit toujours maman, que j'ai le profil royal.. Mais, qu'est-ce que cela fait.. J'aime Marianne, et c'est elle seule que je veux.. Et puis, si les Yorck ont envie de me pousser, pourquoi ne pousseraient-ils pas Marianne avec moi?... Voici mon ultimatum.

Air : *Vaudeville de l'Étude.*

Je prétends qu'elle soit comtesse,
Si je suis fait comte, un beau jour;
Je prétends qu'elle soit princesse,
Si je suis fait prince à mon tour.
Qu'elle soit reine d'Angleterre,
Si par hasard je deviens roi;
Et si je ne suis rien, ma mère,
Qu'elle ne soit pas plus que moi.

CHRISTINE.

Mon fils, cela n'est pas digne de vous.. Suivez-moi, Marianne.

MARIANNE, *bas à Perkins.*

Monsieur Perkins, cette fois vous avez bien parlé. (*Elle sort avec Christine.*)

SCÈNE 5.

PERKINS, *seul.*

Maman a peut-être raison : je borne ma carrière en épousant Marianne!.. Grâce à la protection des Yorck, et avec la fortune de papa.. joints à mon physique peu ordinaire, je pourrais faire un mariage de cour! Et quelle perspective?.. Je pourrais devenir ambassadeur.. ou général!.. ce n'est pourtant pas la même chose. Pour la politique, j'en ai.. je m'en vante.. Il n'y a pas dans toute la ville un garçon de boutique qui sache mieux enjoler son chaland!.. et quant au courage!.. Je n'ai pas encore trouvé l'occasion de m'essayer.. mais il me semble que j'aimerais à me trouver à la tête d'une bataille. (*Il prend une aune sur le comptoir.*) Ça doit être facile, la guerre!.. il n'y a qu'à dire.. par le flanc droit.. à gauche!.. Centre, au pas ordinaire.. Deux cent mille hommes de bonne volonté!.. la cavalerie au galop.. enfoncé!..
(*Il prend une attitude.*)

SCÈNE 6.

PERKINS, LADY ALTON, LE COMTE DE GLISSFORT.
(*Ils s'arrêtent dans le fond, montrant Perkins du doigt.*)

LE COMTE.

Air : *Du Comte Ory.*

Tenez, le voici lui-même.
D'Édouard il a les traits.

LADY ALTON.

Quelle ressemblance extrême !
Elle sert bien nos projets.

PERKINS, *s'asseyant.*

Me voilà couvert de gloire.
Dieu ! que pour les gens de cœur.
C'est facile une victoire !

LE COMTE.

Il aura de la valeur.

LADY ALTON.

Oui, cette ardeur guerrière
Nous servira, j'espère.

PERKINS, *à part*

Si j'étais général,
Çà n'irait pas mal.

LADY ALTON ET LE COMTE.

Pour relever notre parti,
Nous n'avons plus d'espoir qu'en lui.

ENSEMBLE.

Créons-le général,
Çà n'ira pas mal.

PERKINS.

Si j'étais général,
Çà n'irait pas mal.

(*Les apercevant.*) Ah ! voilà des chalands !.. Madame et monsieur, j'ai bien l'honneur.. Qu'est-ce qu'il faut.. à madame, d'abord? parce qu'on doit toujours commencer par le beau sexe !

LADY ALTON.

Du drap écarlate, ce que vous avez de plus fin..

PERKINS.

Nous avons ce qu'il faut à madame.. véritable drap d'Écosse, de grande largeur. Je vais montrer cela à madame. Si monsieur veut bien s'asseoir, je suis à lui dans un moment.. Pardon, ma-

dame, la pièce d'écarlate est dans le magasin de l'entresol., je vais la descendre pour ne pas donner à madame la peine de monter.. (*Il monte au magasin.*)

SCÈNE 7.

LADY ALTON, LE COMTE.

LE COMTE

Eh ! bien, milady, qu'en pensez-vous?.. vous ai-je trompée ?

LADY ALTON.

Je pense que le hasard n'a jamais produit une ressemblance plus frappante que celle qui existe entre ce jeune homme et la famille d'Yorck.. Mais Marguerite a trop de grandeur d'âme pour approuver le moyen que vous voulez employer..

LE COMTE.

La princesse m'a confié ses pouvoirs, et je la servirai, pour ainsi dire, malgré elle... car je suis un fin politique, moi; et je suis convaincu, miladi, que l'apparition du jeune duc d'Yorck peut seule relever le courage abattu des défenseurs de Marguerite... C'est moi qui suis l'auteur de l'article inséré dans le journal de Bruges.. un article assez adroit, je m'en vante.. Les esprits sont déjà préparés à cette espèce de résurrection; et si nous parvenons à montrer avant la bataille ce prince de ma façon à nos soldats découragés, je réponds de la victoire.

LADY ALTON, *avec ironie.*

Vous êtes si fin.. si clairvoyant, comte de Glissfort. (*A part.*) C'est le plus niais de nos courtisans!

LE COMTE, *avec fatuité.*

Mais sur ce point ma réputation est faite depuis longtemps.

LADY ALTON.

La princesse vous apprécie comme vous le méritez.. et quand elle vous a chargé de cette mission..

LE COMTE.

Il n'y avait que moi pour inventer un pareil projet.. Toujours dans le même système, j'ai pris des informations sur cette famille : la mère a vécu à la cour d'Édouard, elle fut la nourrice du malheureux duc d'Yorck, et cela nous sert à ravir.

LADY ALTON.

J'ai promis à la princesse d'agir de concert avec vous, et je ne trahirai point vos projets, mais je vous l'avoue, la destinée de ce jeune homme..

LE COMTE.

Silence ! le voici.

SCÈNE 8.

Les Mêmes, PERKINS, *apportant une pièce de drap.*

PERKINS.

Pardon, madame, si je vous ai fait attendre, mais nos magasins sont si grands.. Pardon, monsieur, veuillez vous asseoir.

LE COMTE.

C'est à madame Warbec que je voudrais parler ; j'ai là une lettre pour elle.

PERKINS.

Si monsieur veut prendre la peine de monter à l'entre-sol, le comptoir à droite près de la porte : il y a deux femmes, l'une de dix-huit ans, maman est l'autre.

LE COMTE, *riant.*

Je vous remercie. Je suis assez bon politique pour distinguer la mère d'avec la fille.

PERKINS, *au comte qui sort.*

Quelquefois, on ne sait pas. (*A Lady Alton.*) Voilà, madame tout ce que nous avons de plus fin et de plus beau ; les généraux anglais se fournissent tous chez nous et ne prennent pas d'autre drap.

LADY ALTON, *sans regarder l'étoffe, mais ayant toujours la vue sur Perkins.*

C'est bien, il me convient parfaitement. (*A part.*) En effet ! cette ressemblance...

PERKINS, *passant la main sur l'étoffe.*

Si madame voulait remarquer le moëlleux, la souplesse de l'étoffe... et la couleur ! on ne peut voir rien de plus riche... Le duc d'Yorck n'en portait pas de plus fin. (*A part.*) Dieu ! j'ai fait connaître mon opinion.

LADY ALTON, *avec un mouvement.*

Le duc d'Yorck ! vous avez entendu parler ?

PERKINS.

Oui, la gazette en parle aujourd'hui. (*A part.*) Je ne sais pas de quel parti elle est, ne lui parlons pas politique avant d'avoir fait mon article.

LADY ALTON.

Et que pensez-vous du jeune duc d'Yorck? monsieur le commis?

PERKINS.

Ce que j'en pense, madame? Eh! eh! eh!.. combien en couperai-je à madame?

LADY ALTON.

Mais je ne sais.. Combien en faut-il pour vous habiller?

PERKINS.

Moi.. c'est selon : pour un habit de tous les jours, un peu sec, comme celui que j'ai là, j'en mets deux aunes un quart. Mais pour un habit des dimanches, comme qui dirait de cérémonie, il en faut trois aunes et demie, parce que les tailleurs... vous savez...

LADY ALTON, *gaîment.*

Eh! bien, va pour l'habit de cérémonie.

PERKINS.

Nous disons donc trois aunes?.. (*Il les mesure et les coupe.*) Lorsqu'il y aura là-dessus des galons d'or ou d'argent!.. Beaucoup de galons.. Quand on en prend comme dit le proverbe...

LADY ALTON, *à part.*

Comment pourra-t-il avec cette simplicité?..

PERKINS.

Il ne faut plus rien à madame.. (*Il ploie et enveloppe l'étoffe.*) J'espère que madame voudra bien me conserver sa pratique.

LADY ALTON.

Oui, monsieur le commis... Quel est le prix de ce drap?

PERKINS.

Pour avoir la pratique de madame, trente livres l'aune.

LADY ALTON, *appelant.*

Williams! (*Un valet paraît.*) Payez ce drap et emportez-le dans ma voiture.

PERKINS.

Air : *Il me faudra quitter l'empire.*

Il n'est pas cher, je vous assure.
De vous revoir j'espère avoir l'honneur.

LADY ALTON.

Vous êtes trop bon, je vous jure.

PERKINS.

Ce drap sans doute est pour un grand seigneur,
Et vous le vendre est pour moi très-flatteur.

LADY ALTON.

Des manières comme les vôtres
Dans un comptoir ne devraient pas rester ;
Quoiqu'on ne puisse au destin résister :
Il est cruel de vendre à d'autres
Un habit qu'on devrait porter.

(*Pendant que Perkins reçoit l'argent, le comte paraît.*)

SCENE 9.

Les Mêmes, LE COMTE.

LE COMTE, *à mi-voix.*

Tout marche au gré de vos souhaits, milady! la lettre de la princesse a produit un effet merveilleux sur l'esprit de madame Warbec, qui se croit déjà appelée à jouer un grand rôle à la cour de Richard IV.

LADY ALTON, *avec bonté.*

Pauvres gens! combien je les plains! (*Haut.*) Adieu, monsieur Perkins, nous nous reverrons avant peu, je l'espère..

PERKINS.

Madame, je serai toujours à mon comptoir.. pour vous servir.

LE COMTE, *avec intention.*

A votre comptoir!.. Non.. non pas toujours, monsieur Perkins, vous avez une physionomie trop heureuse!.. Souvenez-vous que c'est un fin renard qui vous dit cela.

PERKINS, *avec fatuité.*

Bon!.. maman me le dit aussi tous les jours!

Air : *De Céline.*

S'il faut croire ce qu'elle pense,
J'ai la taille d'un grand seigneur;
De plus, les yeux d'une excellence,
Et la bouche d'une grandeur..
Et puis, elle ajoute à voix basse,
Craignant pour moi quelque péril,
Que je suis le feu roi, de face,
Et son héritier de profil.

LADY ALTON.

Au revoir, monsieur Perkins.

PERKINS.

Monsieur et madame, je recommande à vos bontés la maison Warbec et compagnie.

Air : *Trio des Rendez-vous bourgeois.*

Croyez votre mère,
Un destin prospère,
Un sort éclatant
Bientôt vous attend.

PERKINS.

Né si loin du trône,
Qui, moi, quelque jour,
Déposant mon aune, (*bis.*)
J'irais à la cour.

ENSEMBLE.

LE COMTE.

L'espoir l'enflamme;
Nous le tenons.
Tout va bien, madame;
Nous réussirons.

LADY ALTON.

L'espoir l'enflamme;
D'ici partons.
La cour le réclame;
Nous réussirons.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE 10.

PERKINS, *seul.*

Elle est aimable, cette dame.. et la manière dont elle m'a regardé.. Je suis presque fâché de lui avoir vendu mon écarlate un peu cher; je pouvais en conscience le laisser à 28 livres, et à la rigueur.. 27 livres 10 sous 6 deniers.

SCÈNE 11.

PERKINS, CHRISTINE, MARIANNE.

CHRISTINE, *accourant.*

Perkins ! mon fils ! Ah ! quelle nouvelle !

PERKINS.

Est-ce qu'il y a une hausse dans les draps, maman ?

CHRISTINE

Il s'agit bien de drap, ma foi !.. Embrasse ta mère !.. Tous mes pressentimens s'accomplissent, tous mes rêves se réalisent.. Je suis la plus heureuse des femmes !

MARIANNE, *pleurant.*

Et moi, la plus malheureuse!

PERKINS.

Ah çà, tâchez donc de vous entendre!

CHRISTINE, *avec joie.*

J'en perdrai la tête.. Je l'avais toujours dit.. Imagine-toi, Perkins, que ce monsieur qui sort d'ici..

PERKINS.

Ce monsieur en manteau?

CHRISTINE

Je suis sûr que c'est un ambassadeur!.. un diplomate!

PERKINS.

C'est donc çà qu'il avait un air..

CHRISTINE.

Il m'a remis cette lettre.. Tu vas la lire et tu verras si j'avais raison d'être fière de toi.

PERKINS.

Je n'ai jamais dit le contraire, maman.

SCÈNE 12.

Les Mêmes, WARBEC, TOMPSON.

WARBEC.

Entrez donc, confrère, entrez donc. Ma femme, voici M. Tompson, le fils de mon ancien associé de la cité de Londres.

CHRISTINE, *à part.*

La belle visite!.. Serrez cette lettre, mon fils. (*Haut.*) Enchantée de vous revoir, monsieur Tompson; il y a bien long-temps que vous n'étiez venu dans ce pays..

PERKINS, *à part.*

Maman est-elle politique?

TOMPSON.

Depuis que j'ai pris le magasin de mon père.. il n'y a plus moyen de quitter Londres; il faut toujours être là, si l'on veut faire ses petites affaires..

WARBEC.

Le magasin de votre père était si bien achalandé!..

TOMPSON.

Oui, du temps de ma mère!.. C'était une si belle.. une si bonne femme.. Mais depuis qu'elle est morte.. Enfin, la faillite d'un confrère m'a forcé de faire un voyage à Sédan, et je ne n'ai pas

voulu retourner à Londres sans vous voir, en passant, et vous demander à dîner.

PERKINS.

Merci de la préférence !

TOMPSON.

Mais je ne puis vous donner que jusqu'à ce soir.. Je veux arriver à Ostende avant que les partisans d'Yorck n'en soient venus aux mains.. Il ne fera pas bon sur cette route, avec de l'argent, après la bataille..

WARBEC.

Vous feriez bien mieux, mon cher Tompson, de rester quelques jours avec nous, et d'attendre le résultat de cette affaire; nous boirons à la santé du vainqueur, car je pense qu'il vous importe fort peu que ce soit Henri VII ou Marguerite !.. la rose rouge ou la rose blanche..

TOMPSON.

Eh bien !.. c'est ce qui vous trompe.. je tiens beaucoup à la cause de Marguerite.. Je suis pour la rose blanche !.. D'abord, c'est le bonheur de l'Angleterre.. Et puis, si elle triomphe, je dois avoir l'habillement des troupes !

PERKINS.

Ce que c'est qu'une opinion bien décidée !

TOMPSON.

Air : *Vaudeville de l'Anonyme.*

Vous concevez si j'aime Marguerite.

WARBEC, *riant.*

Oui, je conçois un pareil dévouement.

TOMSON.

Marchand de draps, en cas de réussite
Je dois, mon cher, gagner beaucoup d'argent.

PERKINS.

Au duc d'Yorck quand monsieur s'intéresse,
C'est que sa gloire assure ses profits.
Si ses soldats étaient taillés en pièce,
On ne pourrait leur tailler des habits.

WARBEC.

Mais alors, attendez ici l'événement.. et restez à la nôce de mon fils et de Marianne, que nous allons faire aujourd'hui.

TOMPSON.

Comment ?.. mademoiselle Marianne épouse Perkins ?

WARBEC.

Le notaire va venir; nous allons signer le contrat..

TOMPSON.

Diable ! diable ! voilà ce qui dérange mon plan.

WARBEC.

Comment cela ?..

TOMPSON.

C'est que j'avais l'idée de vous demander votre filleule en mariage, pour la mettre dans mon comptoir !

PERKINS.

Ah ! ah !.. il n'est pas dégoûté, monsieur le marchand de Londres.

WARBEC.

Ma foi, mon ami, cette idée est venue trop tard.

TOMPSON.

Çà m'était venu comme çà en passant.. Mais enfin, puisque ce mariage est arrêté, je verrai à chercher ailleurs.

CHRISTINE.

Arrêtez !.. Non vraiment.. Et si M. Warbec est sage, comme voilà un parti trouvé pour Marianne, et que mon fils ne peut l'épouser..

WARBEC.

Comment?

CHRISTINE.

Je vois que monsieur est un bon Anglais, car il tient pour Yorck.. On peut donc parler devant lui. (*Avec mystère.*) Apprenez donc que ce mariage est impossible, attendu que la princesse Marguerite vient de m'écrire..

WARBEC.

A vous ?.. La princesse !..

CHRISTINE.

Perkins ! donnez à votre père la lettre que je vous ai remise...

WARBEC.

Et cette lettre est de la princesse elle-même?

CHRISTINE.

De sa propre main !.. et à mon adresse.. Mais, lisez, monsieur.. lisez, et vous verrez si vous pouvez borner ainsi la carrière de votre fils unique.

WARBEC.

Je suis sûr que c'est encore quelque folie de votre part... (*Il lit.*) « *Madame Warbec, vous fûtes la nourrice de* » *mon malheureux neveu; et votre zèle pour la maison* » *d'Yorck ne s'est jamais démenti. Edouard V vous mon-* » *tra beaucoup d'amitié...* »

CHRISTINE.

Oh ! certainement, et j'en fais gloire !

PERKINS.

Silence ! maman..

WARBEC, *continuant.*

« *J'ai hérité de son affection pour vous et toute votre fa-*
» *mille, et le moment est venu où je puis enfin vous le*
» *prouver.*

TOMPSON.

C'est assez clair, çà.. C'est comme si elle vous disait : Monsieur Warbec, voulez-vous une bonne place pour vous, une compagnie pour votre fils, et une fourniture générale pour l'un de vos amis.

CHRISTINE.

Après.. après !

WARBEC, *lisant.*

» *Envoyez-moi sans délai le jeune Perkins votre fils.* (Avec
» une grande surprise.) *Je veux le voir et le combler de mes*
» *bienfaits.*

« MARGUERITE D'YORCK. »

PERKINS.

Je suis demandé par les Yorck, moi ?..

TOMPSON.

Diantre ! (*A part.*) J'ai bien fait de passer par ici, moi.

WARBEC.

Je ne puis croire.. Qui vous garantit que cette lettre soit vraiment écrite par la princesse ?

TOMPSON.

Oh ! il n'y a pas à en douter.. Je connais son cachet, voilà ses armes.

CHRISTINE.

Et puis, le grand seigneur qui me l'a remise..

TOMPSON.

Diable ! diable ! Mais, monsieur Warbec, vous voilà en faveur.. Ah çà ! vous voulez donc absolument que je passe quelques jours avec vous, je ne peux pas vous refuser çà ; mais il faut nécessairement que votre fils parte pour la cour de Marguerite, et dès demain.. Comme il est grandi, ce cher Perkins ! (*Il lui prend la main.*) Comme il est joli garçon !

PERKINS.

De profil, n'est-ce pas ?

CHRISTINE.

Dès demain.. dès aujourd'hui.. ce soir même, dans une heure.

WARBEC.

Comme vous y allez !.. certainement, madame Warbec, j'honore les vertus de la princesse Marguerite ; mais ni moi, ni mon fils, n'avons besoin de ses bienfaits, et vous allez lui répondre que Perkins est tout à son commerce et qu'il la remercie.

CHRISTINE.

Comment, monsieur, vous refuseriez ce qu'elle vous demande avec tant d'instance.. Le voyage de Bruges se fait en une journée! Perkins peut partir aujourd'hui, et demain être revenu pour épouser Marianne, si vous tenez tant à ce mariage.

MARIANNE.

A la bonne heure, cela.

WARBEC.

N'importe, je ne le veux pas.

TOMPSON.

Par exemple, voilà de la folie, mon cher monsieur Warbec.

CHRISTINE.

Tenez, je suis bonne femme, moi !.. Laissez partir Perkins, qu'il aille à Bruges savoir ce que la princesse lui veut, et à son retour, nous signerons son contrat avec Marianne ; je m'engage même à le signer avec plaisir.. Sans cela point de mariage.

TOMPSON.

On ne peut pas être plus raisonnable, mon ami.. Je me joins à votre femme pour vous supplier de ne pas empêcher votre fils de faire son chemin.. Songez à tout le bien qu'il peut faire à mon commerce.

WARBEC.

Et bien ! j'ai une autre idée, moi : nous allons signer le contrat d'abord, et Perkins partira ensuite. (*Mouvement de satisfaction de la part de Perkins, Christine et Marianne.*) Mais à condition qu'il sera de retour avant trois jours.

PERKINS.

Accordé, papa.

MARIANNE.

Oh ! que je suis contente ! vous me promettez bien de ne pas m'oublier ?

PERKINS.

En trois jours ! ce serait bien le diable !.. et puis il y aura un contrat.

CHRISTINE, *à part.*

Heureusement cela n'engage pas à grand chose ; et si la princesse..

WARBEC.

J'entends nos amis, nos voisins, qui viennent avec le notaire...

CHRISTINE, *bas.*

Surtout, gardons-nous de révéler à personne le motif du départ de Perkins; cela ferait jaser les voisins.. A son retour, nous pourrons tout dire; et quelle gloire pour moi, s'il revient avec quelque distinction honorable !.. L'ordre de la jarretière, par exemple.. Je crois que j'en perdrai tête!

WARBEC.

Moi je crois que c'est déjà fait.

SCÈNE 15.

Les Mêmes, le Notaire, Voisins, Amis, Parens.

CHOEUR.

Musique de M. Adam.

Ici le plaisir nous engage,
Amis, parens et bons voisins;
Nous venons pour le mariage
De Marianne et de Perkins.

CHRISTINE.

Signons-donc. Que je suis contente!
Et puis après tu partiras.

CHOEUR.

Souffrez que l'on vous complimente.
Que la prétendue a d'appas!

TOMPSON.

En avant les chansons et le repas!
Cette nôce sera charmante. (*bis.*)

MARIANNE, *à part.*

Le mari seul n'y sera pas.

WARBEC.

Ah! le joli petit ménage!
Il me semble déjà le voir.

ENSEMBLE.

CHRISTINE.

Ah! pour moi quel heureux voyage!
A la cour on va donc le voir.

CHOEUR.

Tout le pays viendra, je gage,
Les admirer dans leur comptoir.

MARIANNE, *à part.*

Ah ! pour moi quel triste voyage !
Puissé-je bientôt le revoir !

CHRISTINE.

Enfin j'en ai le doux présage,
Il ne sera plus au comptoir.

(*Pendant ce temps, Christine va et vient; elle prépare un petit paquet.*)

PERKINS, *après avoir signé.*

J'ai signé, monsieur le notaire.
Maman, je suis prêt à partir.

CHOEUR.

Comment, comment, il va partir !

MARIANNE, *à part.*

Ah ! pour mon cœur quel déplaisir !

PERKINS.

Ne pleure pas, adieu, ma chère ;
Adieu, mon père ; adieu, ma mère ;
Monsieur Tompson et les amis,
Et les voisins et les commis.
C'est pourtant bien désagréable
De fuir un banquet joyeux,
Et de quitter deux jolis yeux
Au moment de se mettre à table.

CHRISTINE ET WARBEC.

Mon cher fils, reçois nos adieux,
Emporte avec toi tous nos vœux.

CHOEUR.

L'av^nture est singulière,
Quitter sa femme au moment
Où la nôce allait se faire ;
Amis, quel événement !

Fin du premier Acte.

ACTE II.

(Le théâtre représente un vestibule du palais de la princesse Marguerite.)

SCÈNE PREMIÈRE.

LADY ALTON, *une lettre à la main ;* LE COMTE DE GLISSFORT, *avec une rose blanche à son chapeau.*

LADY ALTON.

Oui, milord, la princesse, obligée de se rendre sur-le-champ à Ostende pour arrêter la désertion de ses soldats, m'a transmis tous ses pouvoirs dans le palais.. Avez-vous des nouvelles du jeune Warbec ?

LE COMTE

Milady me connaît trop pour me faire l'injure de penser que j'ai pu le perdre de vue un seul instant.. Mes agens secrets ont veillé sur lui le long de la route, et l'on vient de m'apprendre que M. Perkins est arrivé dans une auberge située aux portes de cette ville; il se délasse des fatigues du voyage, avant de se rendre auprès de Marguerite.

LADY ALTON, *riant.*

Faire ainsi voyager l'héritier présomptif de la couronne ! Vous lui deviez au moins un carrosse de la cour !

LE COMTE.

Un politique ordinaire eût fait cette faute, milady; mais moi... vous me connaissez trop.. Si le départ de M. Perkins eût été remarqué, on se fut livré à mille conjectures.. Tandis que, par ce moyen, le faux duc d'Yorck aura été reconnu par l'armée avant que l'on ait songé à s'informer d'où il sort..

LADY ALTON.

C'est fort bien. Mais la famille de ce jeune homme ?.. Ne craignez-vous pas que ses justes plaintes..

LE COMTE.

Maintenant, il ne serait plus temps de reculer.. Il faut ici vaincre..

LADY ALTON, *riant.*

Ou périr !..

LE COMTE, *en confidence.*

Non.. ou s'enfuir !.. Il n'y a que ce moyen de salut.. Les mécontens attendent un prince, je le leur ai promis.. et le leur donne pour les contenter. Voilà de la politique, ou je ne m'y connais pas.. et je m'y connais.. Vous le savez..

LADY ALTON.

Oui, mais n'oubliez pas que rien ne doit se faire ici sans mon consentement.

LE COMTE, *à part.*

Donner de pareils pouvoirs à une simple dame d'atours ! (*Haut.*) Je m'en souviendrai, aimable et belle diplomate !

LADY ALTON.

Diplomate !.. moi, milord !.. vous me faites trop d'honneur !

Air : *Des Blouses.*

Non, je n'ai pas un si rare mérite,
Et ce grand art, dans les cours en faveur,
Est inutile auprès de Marguerite :
Sa politique est toute dans son cœur.

LE COMTE, *riant.*

Mais sans vouloir faire des épigrammes,
Cet art étant l'art de tromper, je crois
Qu'on doit y voir exceller bien des femmes.

LADY ALTON, *riant.*

Les courtisans usurpent tous nos droits.

ENSEMBLE.

J'ignore l'art de la diplomatie, etc.

LE COMTE.

Je connais l'art de la diplomatie ;
Cet art toujours sera très en faveur.
Mais de sa cour la princesse est chérie ;
Sa politique est toute dans son cœur.

(*Lady Alton sort.*)

SCÈNE 2.

LE COMTE, *seul.*

Pour moi.. quoi qu'il puisse arriver, je suis tranquille sur le sort qui m'attend.. J'ai la confiance entière de Marguerite.. et le roi Henri IV compte sur moi.. j'avoue franchement que j'aimerais mieux voir triompher la cause de la princesse.. Je suis habile dans l'art des cours.. je ne peux pas me le dissimuler.. Je suis très-habile.. mais le roi d'Angleterre.. n'aime pas les flatteurs.. et en sa qualité de femme, Marguerite les aime beaucoup !.. Qu'est-ce ?

SCÈNE 3.

LE COMTE, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

Milord, un jeune homme, dont l'air est fort singulier, dont les vêtemens sont en désordre, et qui depuis une heure est vainement repoussé par les gardes du palais, insiste pour y pénétrer.. il se dit appelé par la princesse..

LE COMTE, *à part.*

C'est lui-même, et j'admire avec quel art je l'ai conduit ici... (*Haut.*) Que cet étranger attende dans ce vestibule les ordres de Son Altesse.

SCÈNE 4.

L'OFFICIER, PERKINS.

PERKINS.

Quand je vous disais que j'étais presque de la maison.

L'OFFICIER.

De la maison, vous?

PERKINS.

Le frère de lait du prince, rien que çà.. et puis la princesse m'a fait demander; il paraît qu'elle a quelque chose de particulier à me dire.

L'OFFICIER.

Restez dans le vestibule; le comte de Glissfort va vous faire connaître les ordres de la princesse..

PERKINS.

Qui çà, le comte de Glissfort?

L'OFFICIER.

C'est le gouverneur du palais?

PERKINS.

Ah! c'est le comte de Glissfort qui est le gouverneur!..

L'OFFICIER, *qui a fait approcher un siége.*

Asseyez-vous, et attendez.

PERKINS.

Asseyez-vous!.. Est-ce que c'est la consigne du palais?

L'OFFICIER.

Restez debout, si cela vous plaît.

PERKINS.

Non, j'aime mieux m'asseoir; j'ai assez marché pour çà!.. (*Il s'assied.*) Est-ce que l'on va me faire faire long-temps antichambre?.. Dine-t-on tard, ici?

L'OFFICIER.

Que vous importe !

PERKINS.

Tiens, ce qu'il m'importe ? Si vous croyez qu'il est agréable de dîner à toutes les heures.. quand on a fait une route si longue. (*L'officier rit et sort.*) Me voilà donc dans un palais !.. Comme une grande maison vous donne de grandes idées ; ma chère maman a bien raison de dire que je suis pour les grandes choses, avec mon grand nez royal.. Où diable ma mère a-t-elle été chercher ce profil-là.. Je n'ai pu le voir, mais en regardant une pièce d'or. (*Il la prend dans sa poche*), et en me tâtant comme çà.. (*Il suit avec le doigt la ligne de son profil.*) C'est que c'est çà.. et ma mère n'est pas la seule.. Non, j'ai entendu dire plus de dix fois sur la route : « C'est étonnant comme ce jeune homme ressemble à une guinée anglaise ! » Est-ce flatteur d'avoir son portrait dans la poche de tout le monde.. C'est-à-dire de tout le monde, de tous ceux qui ont de l'argent.. Mais, comme on me fait attendre, donc... Je n'ai jamais fait aller un chaland comme çà dans ma boutique de Tournai, moi.. (*A une sentinelle.*) Dites donc, camarade, ne pourriez-vous pas aller dire à la princesse que je suis ici.. elle m'aura sans doute oublié.

LE SOLDAT, *lui tournant le dos.*

Kan nith verston.

PERKINS.

Merci !.. (*A l'autre sentinelle.*) Dites donc, puisque toutes ces grandes portes sont ouvertes, est-ce que je ne puis pas entrer.

LE SOLDAT, *même jeu.*

Kan nith verston.

PERKINS.

Merci, toujours.. Venez donc à la cour pour être reçu comme çà.. Mais il ne faut rien dire encore.. Voici du monde..

SCÈNE 5.

PERKINS, LE COMTE, LADY ALTON, GENTILS HOMMES ET DAMES DE LA COUR.

LE COMTE.

Venez, venez, milords ; tous les vœux de Marguerite sont enfin comblés, et le sort de l'Angleterre est fixé..

CHŒUR.

Aie : *De Jean de Paris* (De maître Jean.)

Grand Dieu ! c'est lui,
Oui, c'est bien lui ;
De son auguste père,
Je reconnais
Le maintien et les traits.

LE COMTE.

La princesse, en partant, m'a chargé de présenter à ses braves amis, à ses fidèles défenseurs, le fils du malheureux Édouard son frère.. Le jeune prince d'York que vous voyez devant vous..

PERKINS, *interdit.*

Qui ça, moi ?

LE COMTE.

Venez, prince infortuné.. venez reprendre aux yeux de l'Europe et votre nom et votre rang.

PERKINS, *à demi-voix.*

Est-ce pour moi que vous dites çà !

LADY ALTON, *à part, riant.*

Milord aura quelque peine à le persuader..

LE COMTE.

Et vous, milords, rendez hommage à votre souverain.. La famille d'York revit dans le cœur, ainsi que dans les traits du neveu de Marguerite !..

PERKINS, *de même.*

Comment ? la princesse Marguerite est ma tante ! de quel côté ! Ah ! c'est peut-être à la mode de la Grande-Bretagne..

(*Le Comte le prend par la main et Perkins étonné fait le tour de l'assemblée en saluant tout le monde.*)

CHŒUR.

Air : *De Maître-Jean.* (Que le repas.)

Grand Dieu ! c'est lui,) (*bis.*)
Oui, c'est bien lui,)
Dans son auguste père,
Je reconnais (*bis.*)
Le maintien et les traits.
Jurons-lui tous (*bis.*)
Obéissance entière.
A ses genoux (*bis.*)
Mes amis, tombons tous !

PERKINS.

Il paraît, d'après çà, que c'est mon profil qui fait son effet ordi-

naire.. Mais avec votre permission, beaux milords et belles miladis... vous me prenez pour un autre.. Je suis..

LE COMTE.

Vous êtes le fils d'Édouard V, l'infortuné Richard, qui jusqu'à ce jour, a passé pour le fils d'un simple manufacturier, et qui fut, par mes soins, élevé dans une obscurité qui l'a fait échapper à ses persécuteurs.. Mais l'instant est venu de vous faire proclamer devant toute l'armée, roi d'Angleterre, sous le nom de Richard IV..

PERKINS.

C'est qu'il dit çà sans rire, ce monsieur.

LE COMTE, *se prosternant.*

Oui, sire.. C'est vous-même.

PERKINS.

Sire.. un pauvre sire, toujours. Ah ! si vous me disiez : Vous êtes un tout petit prince de rien.. je pourrais vous croire. (*S'avançant sur le devant de la scène, à lui-même.*) Ah ! çà, mais, çà se pourrait bien.. Ma naissance à la cour.. On a vu des choses.. (*Aux seigneurs et aux dames.*) Eh ! bien, milords et miladis, faites-moi bien dîner d'abord, et puis je me laisserai faire tout ce que vous voudrez.. Hein ! vous voyez que je suis bon enfant.. Je n'y mets pas de malice !..

LE COMTE.

Quelle aimable gaîté.. milords !.. quelles brillantes saillies !..

Air : *Connu.*

C'est charmant ; (*bis.*)
Quel prince aimable,
Adorable !
On n'a pas l'air plus affable.
Le destin plus favorable
A nos vœux enfin le rend ;
Yorck sera triomphant.

SCÈNE 6.

LADY ALTON, *seule.*

Voilà monsieur Perkins lancé dans une périlleuse entreprise.. Ce jeune homme a l'air honnête et bon.. mais il ne me paraît pas appelé à porter, avec beaucoup d'éclat, le nom illustre qu'on veut lui donner.. Ne souffrons pas qu'on le présente à l'armée avant d'avoir mis son courage à l'épreuve.. Le comte de Glissfort est un sot qui compromettrait la dignité de la princesse, si on le laissait faire.. Heureusement, elle m'a confié ses pouvoirs, et je m'en servirai pour déjouer les projets de milord..

Air : *D'Aristippe.*

Marguerite est sans artifice ;
De l'honneur elle suit les lois,
Et s'appuyant sur la justice,
Elle veut recouvrer ses droits.
Loin d'ourdir une indigne trame,
Quand elle veut des défenseurs,
Dans tous les pays une femme,
N'a besoin que de ses malheurs.

WARBEC, *en dehors.*

Je m'appelle Warbec.. je suis marchand à Tournai.

LADY ALTON.

Qu'entends-je ?.. le négociant Warbec !.. Voilà qui peut renverser nos projets !.. Quel parti prendre ?.. Le laisser dans la ville, ce serait tout perdre.. il vaut mieux.. (*A la sentinelle.*) Laissez, laissez entrer.. (*A part, en sortant.*) Voyons si la politique de milord aura prévu ce nouvel incident ?..

(*Elle sort.*)

SCÈNE 7.

WARBEC, CHRISTINE, MARIANNE, TOMPSON, *il porte une rose blanche.*

WARBEC.

Non, madame, je ne vous pardonnerai jamais.

CHRISTINE.

Mais enfin, vous aviez consenti..

WARBEC.

Oui, vous avez profité de la présence de Tompson pour me faire faire une sottise ; mais je viens la réparer.. je viens chercher mon fils, je ne veux pas qu'il reste vingt-quatre heures ici.

MARIANNE.

Ah ! vous avez bien raison, mon bon ami ; on dit que l'air de la cour est si dangereux.. Si l'on allait m'enlever mon mari !..

TOMPSON.

Ne suis-je pas là pour le remplacer.. Mais rassurez-vous sur votre fils ; quel danger peut-il courir ici ?.. On rira peut-être un peu de sa simplicité ; on se moquera sûrement de sa tournure.. Le grand malheur.. N'a pas qui veut la gloire de divertir les grands seigneurs !

WARBEC.

Morbleu !.. mon fils n'est pas fait pour amuser qui que ce soit.. entendez-vous, M. Tompson ?.. et je vous en voudrai toute ma vie, d'être la cause que je l'ai laissé partir.. Mais puisque vous avez des

amis à la cour de Marguerite.. vous allez obtenir d'eux que mon fils me soit rendu sur-le-champ !

TOMPSON.

Est-ce que vous croyez qu'on va vous le garder, votre fils? Et que diable voulez-vous qu'on en fasse à la cour? .

WARBEC.

Pour moi, je ne sors d'ici qu'avec mon fils.

MARIANNE.

Et moi, avec mon fiancé !..

WARBEC.

J'ai ordonné qu'on laissât notre cariole attelée.. J'entends qu'il reparte sur-le-champ.

MARIANNE.

Comme ce pauvre Perkins doit être mal à son aise dans ce palais! (*Allant vers le fond.*) Ah ! mon Dieu ! regardez donc là bas, ce jeune homme qui vient.. Comme il est brillant.. N'est-ce pas Perkins?

CHRISTINE.

Mais oui, c'est lui.. Ah ! mon Dieu ! il a un emploi.. Quel bonheur ! comme il est beau !

WARBEC, *à part.*

Il se parle à lui-même ! écoutons un peu. (*Ils se mettent à l'écart.*)

SCÈNE 8.

Les Mêmes, PERKINS, *avec un habit rouge galonné sur toutes les coutures, un chapeau à plumes, et une épée.*

PERKINS, *hors de lui.*

Duc d'Yorck ! duc d'Yorck ! Eh bien ! on me croira si l'on veut, mais il y a long-temps que je m'étais deviné !

WARBEC, *à part.*

Qu'entends-je?

PERKINS.

Cest qu'il n'y a plus moyen d'en douter. Ce superbe dîner qu'on m'a donné.. ce vin de Chypre qu'on m'a fait boire.. Et puis le comte de Glissfort vient de me rappeler une foule de traits de mon enfance, qui m'étaient entièrement sortis de la mémoire.. Mais, qui jamais aurait dit çà ! quand j'étais là-bas à auner pour tout le monde..

TOMPSON, *à part.*

Par exemple ! voilà une aventure.

CHRISTINE, *à part.*

Que dit-il là ?

PERKINS.

Et cette chère madame Warbec, qui a eu la bonté de mettre son fils à ma place pour me sauver.

WARBEC.

Ah ! mon Dieu !

TOMPSON, *bas à madame Warbec.*

Voilà un beau trait, madame Warbec.

PERKINS.

Et jusqu'au bonhomme Warbec, qui a bien voulu passer pour mon père.

WARBEC.

Ah ! c'est trop fort.. je n'y tiens plus.

PERKINS, *se retournant.*

Que vois-je ! c'est vous, bonnes gens? et vous aussi, Marianne? et vous aussi, monsieur le marchand?

TOMPSON.

Oui, mon prince ! je me suis détourné de mon chemin pour vous présenter mes hommages.

PERKINS.

Vous saviez donc que j'étais..

TOMPSON.

Pas précisément.. mais je m'en doutais à votre air..

PERKINS.

N'est-ce pas.. Le profil !

WARBEC.

Ah çà ! monsieur mon fils, êtes-vous décidément devenu fou?

PERKINS.

Monsieur Warbec, mon sauveur, mon ami, politiquement parlant, vous serez toujours mon père.. pas le premier, le second; quant à vous Marianne..

MARIANNE.

J'espère bien, monsieur, que vous n'avez pas oublié que je suis votre femme.

PERKINS.

Marianne, je ne puis vous épouser à présent, parce que ma tante Marguerite m'a fait savoir, par le comte de Glissfort, que j'avais des affaires plus pressées !

MARIANNE.

Pourtant, le contrat est signé.

PERKINS.

Oui, il est signé *Perkins*.. Or, comme vous avez épousé hier un jeune homme qui est mort depuis quinze ans, il s'ensuit que vous êtes naturellement veuve.

TOUS TROIS.

Comment veuve !

PERKINS.

Oui, Marianne.. il n'y a plus de Perkins; il ne reste qu'un Yorck.. et c'est moi, qui suis l'Yorck.. moi, sauvé miraculeusement de la tour de Londres, après que madame Warbec eut mis son petit bonhomme à ma place ; et que l'infâme Tirrel !.. infortuné Perkins !... Hein !.. comme c'est heureux pour moi le quiproquo !..

TOMPSON.

Ah ! oui pour vous, mon prince, car pour l'autre..

CHRISTINE.

Je ne me souviens pas de tout cela; rien de pareil n'est arrivé.. on t'a fait un conte, mon cher Perkins!

PERKINS, *avec dignité.*

Ce conte est une histoire, madame Warbec !

WARBEC.

Où diable avez-vous appris toutes ces sornettes ? Vous êtes mon fils, mon véritable fils ; demandez à M. Tompson.

TOMPSON.

Moi !.. parole d'honneur, papa Warbec, je ne l'ai jamais cru.

WARBEC.

En voici bien d'un autre..

PERKINS.

Nous en savons là-dessus plus que vous, brave homme..

Air : *Le luth galant.*

Vous avez cru, dans l'âge des amours,
Être mon père et l'auteur de mes jours.
Vous vous êtes trompé ; mais cela vous honore.
(*A sa mère.*)
Détruisez donc ici l'erreur que je déplore.
Il me croyait son fils.

WARBEC, *s'emportant.*

Mais je le crois encore.

PERKINS, *à Tompson.*

Il le croira toujours.

TOMPSON.

C'est un si bon homme !

WARBEC.

Voilà madame Warbec, le fruit de vos belles idées.. renier son père !.. c'est un affront !

CHRISTINE.

Un affront !..

WARBEC.

Madame, venez avec moi ; il faut que je parle au gouverneur... Oh ! cela ne se passera pas ainsi..

PERKINS.

Ah ! ouiche !

WARBEC, CHRISTINE, MARIANNE.

Air : *Du Parlementaire.*

C'est un tour abominable,
Qui s'y serait attendu?
Mais bientôt ce fils coupable
A mes vœux sera rendu.

MARIANNE.

Monseigneur voudra, je pense,
M'accorder un seul instant.

PERKINS.

Vous voulez une audience:
Je suis à vous, mon enfant.

ENSEMBLE.

WARBEC, CHRISTINE, MARIANNE.

C'est un tour abominable, etc.

TOMPSON.

C'est vraiment un prince aimable, etc.

SCÈNE 9.

PERKINS, MARIANNE.

PERKINS, *s'asseyant.*

Marianne !.. asseyez-vous, ma fille, vous avez quelque chose de particulier à me dire?

MARIANNE.

Oui, monsieur, c'est que j'espère bien que vous allez m'épouser.

PERKINS.

Vous épouser, ma fille !.. la chose est maintenant impossible.

MARIANNE.

Et par quelles raisons s'il vous plaît, monsieur..

PERKINS.

Je vous les dirais, que vous ne pourriez pas les comprendre; vous n'entendez pas la raison d'état.. Je dois sacrifier mon bonheur particulier à l'intérêt des puissances.. Ma tante Marguerite m'a déjà fait entendre par le comte de Glissfort.. qu'une alliance politique était nécessaire. Toutes les cours.. se mettent sur les rangs, les ambassadeurs se pressent. La Russie a déjà fait parler à ma tante.. L'Écosse fait des offres.. L'Irlande de son côté ne s'endort pas.. Pour moi il serait possible que je me décidasse pour la Pologne ; cependant d'après mes anciennes relations, je crois que je pourrai bien prendre une princesse de Silésie !

MARIANNE

Quelle horreur ! Ainsi, monsieur, vous ne m'aimez plus..

PERKINS.

Si, si, je vous aime; mais je me dois à l'Angleterre.. Ils viennent de me dire que sans moi les trois royaumes étaient enfoncés.

MARIANNE.

Je ne me connais pas en politique, moi.. mais je vois bien que vous n'êtes plus le même.

PERKINS.

Parbleu ! je le crois bien.. je suis changé.. assez honorablement.

MARIANNE.

Encore hier, vous me juriez de n'aimer que moi; avant hier, vous étiez à mes genoux !..

PERKINS.

Je n'étais alors que simple particulier..

MARIANNE.

Vous avez été élevé avec moi; vous m'avez toujours dit que je serais votre femme..

PERKINS.

Marianne, c'étaient les jeux de notre enfance..

MARIANNE.

C'en est fait, monsieur, je renonce à vous.. Et puisque monsieur Tompson a demandé ma main, je la lui accorde..

PERKINS.

Vous la lui accordez, Marianne.. Oh ! nous ne le souffrirons pas.

MARIANNE.

Vous n'avez plus aucun droit sur mon cœur.

PERKINS.

Marianne !.. la douleur vous égare.

MARIANNE.

Allez, vous êtes un ingrat.. Et dût-elle en mourir de chagrin, la pauvre Marianne ne veut plus entendre parler de vous.

(*Elle s'assied et pleure.*)

PERKINS.

Marianne !.. mon amie !.. ma sœur !.. Ah ! votre voix a touché mon âme.. Parlez.. parlez.. que faut-il faire ? qu'exigez-vous de moi ?

MARIANNE.

Il faut..

UN OFFICIER.

Sa grâce le comte de Glissfort fait avertir votre altesse qu'on l'attend au conseil.

PERKINS.

Qu'est-ce qu'ils veulent donc que je leur conseille ?.. Pardon, ma

fille ; mais le devoir de ma charge m'appelle.. Nous reparlerons de çà une autre fois..

(*Il sort avec dignité.*)

MARIANNE.

Quel malheur !.. il allait s'attendrir !..

SCÈNE 10.

MARIANNE, WARBEC, CHRISTINE.

MARIANNE.

Ah ! M. Warbec, on lui a jeté un sort. Il n'y a plus d'espoir... Avez-vous pu vous faire entendre ?

WARBEC, *à mi-voix.*

Toutes les portes se sont fermées à notre approche.. Personne ne veut nous écouter .

CHRISTINE, *de même.*

On ne fait pas même attention à moi.. Ce n'est plus là la cour d'Édouard !

MARIANNE, *de même.*

Qu'est-ce que cela veut donc dire ?

CHRISTINE, *de même.*

Je n'y comprends rien..

WARBEC, *de même.*

Et moi, je tremble d'avoir pénétré ce mystère !..

CHRISTINE ET MARIANNE, *de même.*

Que voulez-vous dire ?

WARBEC, *de même.*

Les courtisans auront voulu se servir d'un fantôme de prince, pour relever un instant l'espoir et le courage de leurs partisans, et mon fils est la victime qu'ils ont choisie !.

MARIANNE.

Pauvre Perkins !..

CHRISTINE.

Malheureux enfant !.. Ah ! M. Warbec !.. je suis bien coupable de l'entretenir dans ces folles idées.. Et si l'on nous le rend.. je veux désormais..

SCÈNE 11.

Les Mêmes, TOMPSON, *accourant.*

TOMPSON.

Eh bien ! eh bien ! vous êtes là tranquilles, vous autres ; et la

ville est sens dessus dessous.. Le palais est entouré de canons.. On dit que l'ennemi s'approche, afin de s'emparer du prince, avant qu'il soit proclamé..

TOUS.

Est-il possible!

CHRISTINE.

M. Warbec, il faut le ramener..

SCÈNE 12.

Les Précédens, PERKINS, *sortant de l'appartement à gauche.*

PERKINS, *à la cantonnade.*

Non! messieurs, je n'ai point d'avis; et je vous conseille de faire ce qu'il vous plaira..

CHRISTINE.

Viens, mon enfant, on t'a trompé.. On s'est joué de ta crédulité.. Le plus grand danger te menace.

WARBEC.

Profitons de cet instant.. Nous sommes seuls.. Sortons de ce palais.

PERKINS.

Mes amis, je ne m'appartiens plus..

WARBEC.

La patience m'échappe, à la fin..

Air : *La dame Blanche vous regarde.*

Perkins, obéis à ton père.

MARIANNE.

Mon ami reviens avec nous.

CHRISTINE.

Abandonne cette chimère.

WARBEC.

Marchez, ou craignez mon courroux.
Oui, vous nous suivrez à l'instant.

PERKINS, *avec dignité.*

Bonhomme, soyez plus prudent.
Prenez garde, (*bis.*)
Ma garde est là qui vous regarde,
Ma garde est là qui vous entend.

LES TROIS AUTRES, *se retournant.*

Prenons garde, (*bis.*)
Sa garde est là qui nous regarde.
Sa garde est là qui nous entend.

CHRISTINE.

Mon fils, il en est temps encore, fuyons!..

PERKINS.

Moi, fuir, bonne femme!.. Oubliez-vous que je porte l'épée de mon père?

WARBEC.

L'épée de votre père! monsieur, c'est une demi-aune.. et je vous forcerai bien à la reprendre.

PERKINS.

Moins de familiarités, monsieur Warbec! Voici le comte de Glissfort avec toute ma cour; car j'ai une cour, pour que vous le sachiez.

SCÈNE 15.

Les Mêmes, LE COMTE, SEIGNEURS ET DAMES.

CHŒUR.

Air : *Du Solitaire.*

Honneur, honneur à ce fils d'Édouard
Qui nous rend un destin prospère!
Il régnera sur toute l'Angleterre.
Honneur, honneur à ce fils d'Édouard!
Vive Richard! vive Richard!

LE COMTE

Prince, voici l'heure du danger!

PERKINS.

Eh bien! au petit bonheur!

WARBEC.

Mais, monsieur le gouverneur..

LE COMTE.

Ah! c'est vous, monsieur, enchanté de vous voir. (*A part.*) Heureusement j'ai toujours des ruses politiques toutes prêtes. (*Haut.*) Monsieur Warbec, le prince récompensera votre dévoûment; le gouvernement de la ville de Bruges vous est destiné, et madame Warbec sera dame d'honneur.

CHRISTINE.

Dame d'honneur!

WARBEC.

Moi, gouverneur.. à d'autres.. Je veux..

PERKINS.

Comment! il n'est pas content d'un gouvernement.. Eh! bien, comte de Glissfort, qu'on lui en donne deux, et que cela finisse.

LE COMTE.

Aux armes ! messieurs ; vous, prince, venez conduire ces braves gens au combat.

PERKINS, *tirant son épée.*

Avec plaisir ! mais est-ce que vous ne venez pas avec nous ?

LE COMTE.

Prince, je suis votre conseiller, et n'ai pas l'honneur d'être votre lieutenant.

PERKINS.

J'entends ! le courage n'est pas votre partie. (*A part.*) J'ai bien peur que ce ne soit pas la mienne aussi.. Cependant je suis prince, ou je ne le suis pas.. et si je le suis.. (*Coup de canon.*) Hein ! qu'est-ce que c'est çà ?

LE COMTE.

C'est le signal de la bataille que Henri VII vient vous livrer.

PERKINS.

Ah ! ah ! Henri VII se permet.. nous allons le mettre à la raison. (*Coup de canon.*) Hein ! encore.. Est-ce que je serais le fils du bonhomme Warbec ?

LE COMTE.

Venez ! ne nous laissons pas prévenir.. la politique l'ordonne, et l'honneur le commande.

PERKINS.

Puisque c'est la politique et l'honneur.. allons ! (*Trois coups de canon très-rapprochés.*)

WARBEC, *l'arrêtant.*

Tu n'iras pas.. C'est mon fils.. On a trompé la princesse..

LE COMTE.

Prince, il faut nous suivre ; il y va du salut de l'Angleterre.

SCÈNE 14.

Les Mêmes, LADY ALTON, *une dépêche à la main.*

LADY ALTON, *avec grâce.*

Le salut de l'Angleterre est assuré, comte de Glissfort, et votre faux prince est désormais inutile, car la princesse vient de signer à Ostende une paix honorable avec le roi Henri, son cousin.

PERKINS.

Un faux prince.. c'est dommage, j'étais lancé, et le canon ne me faisait plus peur.

LE COMTE.

Mais ces coups de canon..

LADY ALTON, *riant.*

C'est le signal des réjouissances qui se préparent. Monsieur Warbec, reprenez votre fils, qu'il épouse Marianne : la princesse se chargera de la dot.

TOMPSON, *à Warbec.*

Dites un mot de ma fourniture.

WARBEC.

Laissez-moi donc tranquille ! Madame, croyez que ma reconnaissance..

CHRISTINE.

C'est égal, il faut pourtant avouer que c'est beau, la cour.

PERKINS.

Comment ! je rentre, comme çà, dans les particuliers.. Mon règne n'a pas été long. Mais alors.. il faut que je demande pardon à mes chers parens d'avoir pu croire un instant.. Papa, me pardonnerez-vous la méprise peu filiale?..

WARBEC.

C'est bon ! que tout soit oublié !

PERKINS.

Qu'est-ce que tout çà prouve après tout?.. çà prouve.. qu'il faut autant qu'on peut, avoir des enfans qui aient le profil de leur père... songez-y bien.

VAUDEVILLE.

CHŒUR.

Air : *Honneur à la musique.*

En ce jour d'allégresse
Célébrons les bienfaits
De l'auguste princesse
Qui nous rend à la paix.

PERKINS, *à lady Alton.*

Air : *De Marianne.*

Madame, aujourd'hui je me flatte
Que jamais dans nos magasins
Vous n'achèterez d'écarlate
Pour faire un habit à Perkins.
Je me prononce,

Et je renonce
Aux vains honneurs
Que donnent les grandeurs.
Simple et modeste,
Avec ma veste,
Pour être heureux,
Je bornerai mes vœux.
Ces beaux habits que l'on nous prône
Et qui brillent tant à la cour,
Pour les avoir portés un jour,
Je sais ce qu'en vaut l'aune.

CHŒUR.

En ce jour d'allégresse, etc.



RÉPERTOIRE DRAMATIQU[E]

Premier Trimestre.

Les Jolis Soldats.
Le Comédien de Paris.
Le Vieillard de Viroflay.
Préville et Taconnet.
Le Coiffeur et le Perruquier.
Gérard et Marie.
Mes Derniers Vingt Sols.
L'Ours et le Pacha.
Les Mémoires d'un Colonel.
Midi ou l'abdication.
La Famille du Porteur d'Eau.
Le Ménage de Garçon.

Second Trimestre.

La Chatte Métamorphosée en Femme.
Le Colonel.
Le Mariage a la Hussarde.
L'Homme de paille.
Le Mari par intérim.
La dette d'Honneur.
Philibert marié.
L'Arbitre.
Les Compagnons du Devoir.
Rataplan.
Les Deux Matelots.
L'Écrivain Public.

Troisième Trimestre.

Le Gascon a trois visages.
Les Empiriques.
Le Jeune Maire.
Le Futur de la grand'maman.
Sainte-Périne.
Le Coureur de veuves.
Perkins Warbec.

AVIS.

Le Répertoire Dramatique publié par M. Jouhaud, sous le format in-octavo, vient de changer d'Éditeur. Cette Collection a paru par souscription faite pour 12 pièces, dont une par semaine devait être délivrée au prix de 15 cents à MM. les Souscripteurs de Bruxelles, et de 20 cents à ceux des autres villes. La souscription portait pour condition le paiement par anticipation.

L. Dumont, devenu Editeur, veillera à ce que cette Collection réponde aux désirs de MM. les Souscripteurs, qui ne devront plus rien payer par anticipation; il apportera ses soins au choix des pièces et à l'impression; on peut compter s r l'exactitude avec laquelle il remplira les condi ons de la Souscription.

Aussitôt qu'un Vaudeville aura été représenté avec succès soit ici, soit à Paris, il sera imprimé. Les mesures sont prises pour que l'insertion dans cette Collection suive de très-près la représentation.

L'on souscrit à Bruxelles, chez l'Éditeur, rue des Sablons, et chez tous les Libraires et Directeurs de Postes du Royaume.

